



Labyrinthe

40 | 2013

Comme les abeilles

La proximité entre l'homme et l'abeille : un point de vue philosophique

Bruce Bégout



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4294>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4294

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 23-26

ISBN : 9782705688400

Référence électronique

Bruce Bégout, « La proximité entre l'homme et l'abeille : un point de vue philosophique », *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4294> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4294

Propriété intellectuelle

La proximité entre l'homme et l'abeille : un point de vue philosophique

Bruce BÉGOUT

C'est l'éternelle question de l'anthropomorphisme. On songe cependant moins souvent à son envers, le zoomorphisme, projection de catégories animales dans le monde des humains. Il me semble que lorsque les philosophes s'intéressent aux animaux c'est plus souvent cela qu'ils font. Ils essaient de comprendre l'homme à partir de l'animal, et non l'inverse.

Le cadre c'est toujours celui de la « différence anthropologique » (Frank Tinland) : cerner la nature de l'homme de par sa différence avec les animaux. Cette interrogation ne peut pas se limiter au champ théorique : l'analyse des rapports homme/animal doit envisager également ce que l'animal fait à l'homme et ce que l'homme fait à l'animal. Des types d'influences pratiques (voire économiques). Essayer de penser de manière comparative l'homme et l'animal doit aller plus loin que la simple comparaison pour analyser une co-implication.

Mon approche n'est pas biologique. Philosophiquement cependant, il y a plusieurs manières de traiter l'animal, et la phénoménologie en est une. Pour résumer à gros traits : par phénoménologie il faut entendre à la fois une perspective descriptive et un travail de ce que Husserl appelait « variation éidétique ». Il s'agit de faire varier les variables du comportement pour identifier un invariant considéré comme correspondant à l'essence de ce comportement. On le verra avec Heidegger, qui envisage des situations absurdes afin de dégager un noyau d'éléments et distinguer l'accidentel de l'essentiel. La phénoménologie est donc une technique pour identifier ce que j'appellerais des *styles* de comportement. Elle suspend les idées préconçues que l'on peut avoir sur le phénomène que l'on décrit (ici, cela tombe bien, je ne m'y connaissais guère plus que le commun des mortels) pour se concentrer sur la description, puis la dépasser pour toucher à l'essence. Ce sont là les trois étapes principales : suspension, réduction phénoménologique, puis réduction éidétique (atteignant à l'idée, à l'essence).

On ne peut pas comprendre l'animal tel qu'il se comprend lui-même. En ce sens il y a une forme d'anthropomorphisme qui n'est pas gênante si elle est assumée. Nous ne faisons pas les animaux, mais nous pouvons faire ce qu'ils font. Et nous pouvons imaginer que nous pourrions faire ce qu'ils font. La compréhension anthropomorphique ne peut à mon sens être totalement éliminée. Au fond elle interroge les limites entre l'homme et l'animal. Voir Derrida (citant Descartes), dans *L'animal que donc je suis* : une « limitrophie », un discours sur la frontière entre l'animalité et l'humanité, et la manière dont nous pouvons comprendre à partir de nous ce qui est toujours au-delà de nous. Il n'y a de compréhension qu'aux limites entre les deux mondes. Anthropomorphisme et zoomorphisme sont les deux faces d'une même pièce. Difficile de ne pas sacrifier à une forme d'anthropomorphisme minimal.

Cependant je préfère parler de marges que de limites. Pourquoi ? La limite me semble trop définie, comme s'il y avait une frontière unique et qu'il suffisait de s'y tenir. Pour l'abeille ce serait l'environnement commun — le miel a fait l'objet d'une anthropologie... Cette topologie ne me semble pas assez juste. Je préfère l'idée de marges, au sens d'un espace totalement indéterminé, sans véritable limite entre le monde animal et le monde humain. Il y a des zones intermédiaires et indéfinies que nous pouvons interroger.

Souvent, d'ailleurs, les philosophes de l'animalité s'interrogent sur d'autres marges de l'homme : l'enfance, la folie et l'étranger — en plus de l'animalité. On retrouve les mêmes questions, à savoir l'idée d'une essence normale (identifiée à un ensemble de capacités), vis-à-vis de laquelle on interroge les déficiences ou les déviations. Le discours philosophique sur l'animalité est au fond simultanément un discours sur ces différentes marges de l'humanité. L'interrogation philosophique sur l'animalité est toujours prise dans un dispositif général.

Après ce préambule sur la manière d'interroger philosophiquement l'animalité, venons-en à cet animal singulier qu'est l'abeille. Dans la perspective phénoménologique, deux auteurs se sont intéressés à l'animalité et aux abeilles. Jakob von Uexküll (biologiste) et Martin Heidegger (qui à partir du précédent développe toute une analyse de l'instinct à propos des abeilles, en cinq pages dans les *Concepts fondamentaux de la métaphysique*).

La lecture, à mon sens, est nécessaire, d'abord en ce qu'elle prévient l'exclusif contentement de moi-même ; ensuite, m'initiant aux recherches des autres, elle me fait juger leurs découvertes et méditer sur ce qui reste à découvrir. Elle est l'aliment de l'esprit, qu'elle délasse de l'étude, sans cesser d'être une étude aussi. Il ne faut ni se borner à écrire, ni se borner à lire : car l'un amène la tristesse et l'épuisement (je parle de la composition) ; l'autre énerve et dissipe. Il faut passer de l'un à l'autre, et qu'ils se servent mutuellement de correctif : ce qu'aura glané la lecture, que la composition y mette quelque ensemble. Imitons, comme on dit, les abeilles, qui voltigent çà et là, picorant les fleurs propres à faire le miel, qui ensuite disposent et répartissent tout le butin par rayons et, comme s'exprime notre Virgile :

D'un miel liquide amassé lentement,
Délicieux nectar, emplissent leurs cellules.

À ce propos, l'on n'est pas bien sûr si elles tirent des fleurs un suc qui à l'instant même devient miel ; ou si elles transforment leur récolte en cette substance au moyen d'un certain mélange et d'une propriété de leur organisation. Quelques-uns prétendent en effet que l'industrie de l'abeille consiste non à faire le miel, mais à le recueillir. Ils disent qu'on trouve dans l'Inde, sur les feuilles d'un roseau, un miel produit soit par la rosée du climat, soit par une sécrétion douce et onctueuse du roseau lui-même ; que ce principe est aussi déposé dans nos plantes, mais à une dose moins manifeste et moins sensible, et que c'est ce principe que poursuit et extrait l'insecte né pour cela. Selon d'autres, c'est par la façon de le pétrir et de l'élaborer que l'abeille convertit en miel ce qu'elle a pompé sur la partie la plus tendre des feuilles et des fleurs ; elle y ajoute une sorte de ferment qui d'éléments variés forme une masse homogène.

Mais, sans me laisser entraîner hors de mon sujet, répétons-le : nous devons, à l'exemple des abeilles, classer tout ce que nous avons rapporté de nos différentes lectures ; tout se conserve mieux par le classement. Puis employons la sagacité et les ressources de notre esprit à fondre en une saveur unique ces extraits divers, de telle sorte que, s'aperçût-on d'où ils furent pris, on s'aperçoive aussi qu'ils ne sont pas tels qu'on les a pris : ainsi voit-on opérer la nature dans le corps de l'homme sans que l'homme s'en mêle aucunement. Tant que nos aliments conservent leur substance première et nagent inaltérés dans l'estomac, c'est un poids

pour nous ; mais ont-ils achevé de subir leur métamorphose, alors enfin ce sont des forces, c'est un sang nouveau. Suivons le même procédé pour les aliments de l'esprit. À mesure que nous les prenons, ne leur laissons pas leur forme primitive, leur nature d'emprunt. Digérons-les : sans quoi ils s'arrêtent à la mémoire et ne vont pas à l'intelligence. Adoptons-les franchement et qu'ils deviennent nôtres, et transformons en unité ces mille parties, tout comme un total se compose de nombres plus petits et inégaux entre eux, compris un à un dans une seule addition.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXIV, trad. J. Baillard,
Paris, Hachette, 1861.